

# DOCUMENTATION INTER FILM

22, rue des Cordelières 75013 PARIS / Téléphone: 01 45 35 35 39 / Télécopie: 01 47 07 81 20



*Alfredo, le projectionniste (Philippe Noiret) et Toto (Salvatore Cascio).*

## CINEMA PARADISO



« Cinema Paradiso », de

Giuseppe Tornatore (compétition)

# LES ANNEES-LUMIERE

*Le souvenir d'une petite salle de cinéma, en Italie, traité avec émotion et humour. On rit, on pleure et c'est pendant ce temps, à travers l'Europe, des écrans s'éteignent pour toujours*

*De notre envoyé spécial.*

EN pleine nuit, à Rome, aujourd'hui, la sonnerie du téléphone réveille Salvatore Di Vitta, cinéaste à succès, qui porte avec élégance la quarantaine assurée (Francis Perrin, qu'on ne verra guère). On lui apprend la mort d'Alfredo. Ce nom suffit pour nous renvoyer en arrière, en plongeant dans ses souvenirs, au temps de son enfance, puis de son adolescence. Voilà le village sicilien où il est né.

Sur la place, seule source de distraction pour une population pauvre qui vit à des années-lumière de la capitale, se dresse la façade magique du cinéma Paradiso, une salle paroissiale où le curé se fait projeter les films avant tout le monde afin, d'un coup de sonnette énergique, de prévenir le projectionniste des endroits où il doit faire des coupes. Les baisers censurés ne sont pas perdus pour tout le monde. Le bon projectionniste Alfredo (Philippe Noiret, touchant mais doublé de manière approximative, comme toujours dans les films italiens), laisse l'enfant les chaparder. Ainsi naît une vocation. Ainsi naît le désir qui se porte d'abord sur des images avant, un jour, de devenir réalité.

Sans retenue, ce qui ne veut pas dire sans pudeur, Giuseppe Tornatore joue à fond la carte de l'émotion pour ce deuxième film de cinéma, tourné dans son village natal et dont on ne serait pas surpris d'apprendre qu'il comporte une large part autobiographique. Comme dans le « Splendor », d'Ettore Scola, nous suivons l'évolution de l'histoire du cinéma, mais sur une période plus brève, avec, en plus, l'histoire d'une amitié et la révélation d'une vocation. Tornatore ne manque pas d'humour. Ses scènes villageoises sont croquées de manière exquise et on s'amuse beaucoup à voir « la Grande Illusion » doublée en italien, les bourgeois des fauteuils du balcon cracher sur le bas-peuple de l'orchestre, les gamins jouer des tours pendables dans cette salle qui date du temps où le cinéma était une sortie comme le café ou le stade, et non comme une communion



*A leur arrivée à Cannes : le réalisateur Giuseppe Tornatore tenant dans ses bras le petit Salvatore Cascio et à ses côtés l'actrice italienne Antonella Attili et Philippe Noiret. « Pour le plus grand bonheur de l'assistance. » (Photo Reuter.)*

silencieuse devant une œuvre d'art qui impose le respect.

Très vite, pourtant, parmi les influences nombreuses qu'il est facile de déceler, dont celle du néoréalisme n'est pas la moindre, une référence s'impose, celle de Matarazzo, le grand maître, bien oublié en France aujourd'hui, du mélodrame (ah ! « le Navire des filles perdues » !). Comme, seul, Matarazzo l'aurait osé, le petit garçon va devenir projectionniste, le cinéma brûler, rendant Alfredo aveugle, l'unique amour du jeune homme disparaître sans laisser d'adresse, le cinéma être reconstruit par un Napolitain qui a gagné au Loto et transforme la salle en un lieu où l'on montre désormais les films dans leur intégralité (prière d'imaginer la scène, où l'on découvre les fesses de Bardot chez

Vadim, avec les enfants la main dans leur culotte, tandis que leurs pères s'éclipsent discrètement en compagnie tarifée aux toilettes). On pleure, on rit. Comme dans le cinéma d'autrefois que Tornatore retrouve pour le plus grand bonheur de l'assistance.

Voilà Cannes divisé. Les partisans de Scola, d'un côté, ceux de Tornatore, de l'autre. N'opposons pas deux films, qui, sur une communauté de sujet, ont chacun leurs qualités et leur intelligence. C'est beau de voir « Splendor », c'est beau de voir « Paradiso » sur l'écran gigantesque du festival. Pendant ce temps, des salles ferment tous les jours, comme le Splendor, comme le Paradiso. Et des cinéastes crient que c'est insoutenable. Nous sommes avec eux.

Jean Roy

L' HUMANITÉ  
22/5/89

# CINÉMA PARADISO

(Nuovo cinema Paradiso)

Italie-France. 1989. 2 h 03. VO et VF. Eastman-color. Réal., scn. et dial. : Giuseppe Tornatore. Prod. : Franco Cristaldi, pour Cristaldi Film (Rome), Les Films Ariane (Paris), TFI Films Production, RAI / TRE avec la collaboration de Forum Picture S.P.A. Prod. ass. : Alexandre Mnouchkine. Prod. ex. : Mino Barbera. Prod. dél. : Riccardo Caneva. Dir. ph. : Blasco Giurato. Déc. : Andrea Crisanti. Mon. : Mario Morra. Mus. : Ennio Morricone. Thème d'amour : Andrea Morricone. Cos. : Béatrice Bordone. Int. : Philippe Noiret (Alfredo), Jacques Perrin (Salvatore adulte), Salvatore Cascio (Salvatore enfant), Marco Leonardi (Salvatore adolescent), Agnese Nano (Elena), Isa Danieli (Anna), Antonella Attili (Maria la mère, jeune), Pupella Maggio (Maria la mère, âgée), Leopoldo Trieste (le père Adelfio), Enzo Cannavale (Spaccafico), Leo Gullotta (le colleur d'affiches), Tano Cimarosa (le maréchal-ferrand), Nicola Di Pinto (le « fada »), Roberta Lena (Lia), Nino Terzo (le père de Peppino). Sortie Paris : 20 septembre 1989.

● Au milieu des années quatre-vingt, un cinéaste célèbre apprend la mort d'Alfredo. C'est le départ d'une évocation de la jeunesse du réalisateur, quand il n'est que Toto, à la Libération, dans son village sicilien, où ne reviendra plus son père. Pilier du cinéma paroissial, bravant les interdictions perpétuelles que motive le danger de la pellicule d'acétate, Toto vient régulièrement en cabine voir Alfredo, projectionniste sans enfant, et lui dérobe des chutes des scènes d'étreintes censurées par le curé. Toto apprend tout seul le maniement des projecteurs. Un jour, la pellicule s'enflamme et il sauve son grand ami de l'incendie qui ravage le cinéma. Alfredo perd la vue. Un Napolitain reconstruit le « Nouveau Cinéma Paradiso » où le curé n'a plus droit de censure. Toto remplace Alfredo, qui, toujours, lui conseille de faire un autre métier et lui fait jurer de quitter, à jamais, ce village sans avenir pour lui. Vingt ans plus tard, Salvatore, revenu enterrer Alfredo, assiste à la démolition du cinéma fermé depuis six ans.

● Qu'elle soit sous la domination castratrice du « padre », ou moderniste du « nordiste » napolitain, la salle de cinéma reste un lieu d'outrance mystificatrice où le spectateur se soulage en riant, pleurant, mangeant, s'accouplant, se masturbant ou déféquant. Confusément, Alfredo est persuadé que son métier n'a pas d'avenir. De fait, de ce Mezzogiorno de l'après-guerre, certains partent se réaliser ailleurs : l'ouvrier communiste, éternel paria chômeur, la fille du directeur de banque puis son père et enfin Salvatore, qui ne reviendra que pour enterrer le vieux projectionniste et la salle. Discours autodestructeur, le film professe l'antinomie entre sa naissance et son exploitation. Bien documentée (période héroïque du film flamme, exploitation d'une copie « en tandem »...), l'œuvre souffre d'une baisse de rythme dans la dernière demi-heure, de la paresse d'une partition de Morricone trop répétitive, mais bénéficie d'une excellente harmonie d'interprétation avec sa touche acidulée du choc entre générations.

S.C.

Serge CHAMPENIER

SAISON CINÉMATOGRAPHIQUE 1989

## Cinéma Paradiso

**Splendor**, de Scola et maintenant **Cinéma Paradiso**, de Giuseppe Tornatore, deux films italiens coup sur coup qui célèbrent l'histoire d'une salle de cinéma depuis l'âge d'or jusqu'à la fermeture. Malgré de beaux restes, l'Italie a mal à son cinéma. Il faut dire que la situation des salles n'y est guère brillante et que le septième art y fait figure d'antiquité. Il n'en reste pas moins que ces célébrations font chaud au cœur tant elles remuent de souvenirs par rapport au cinéma comme art et comme lieu de communion sociale. Le film de Tornatore joue certes lui aussi sur la nostalgie mais il se double d'un ancrage encore plus profond dans la mesure où, situé en Sicile, il nous montre une société plus richement fouillée qu'elle ne l'était dans le film de Scola.

**Cinéma Paradiso** se présente d'abord comme l'histoire d'une initiation, celle d'un jeune enfant, Toto, fasciné par le travail du projectionniste de la salle paroissiale, Alfredo. Plutôt bourru, ce dernier cherche d'abord à écarter cet enquiquineur qui vient mettre son nez partout. Ce n'est que grâce à un stratagème assez inattendu que l'enfant gagnera la confiance de l'adulte et gagnera définitivement l'accès au saint des saints, près des projecteurs. Le jour où le feu prend dans la cabine détruisant le cinéma, Toto sauve la vie du maître qui, devenu aveugle, doit laisser la place à l'élève lorsque la salle est reconstruite et passe aux mains d'un Napolitain.

L'histoire de cette salle épouse aussi celle d'une communauté qui s'y retrouve pour célébrer ce rite irremplaçable du spectacle par tagé. Tornatore excelle en effet dans sa description du public duquel émergent des figures avec lesquelles on devient vite familiers. La rangée des enfants tout devant, le vieux qui vient au cinéma pour dor mir, le bourgeois qui, du balcon, crache bêtement sur le parterre, le mafioso local qui meurt lors de la projection de **Scarface**. Et puis, il y a de très grands moments tel celui où le patron doit refuser du monde pour un film très attendu. Pour satisfaire tout le monde, Alfredo s'arrange pour récupérer le faisceau lumineux et improviser une projection sur la façade de l'autre côté de la place à la surprise du propriétaire qui, ouvrant ses volets, se retrouve dans le film. De plus, comme chez Scola, Tornatore nous offre son panthéon ciné-

matographique qui va de Gabin à Brigitte Bardot et la mémorable projection de **Et Dieu créa la femme**, qui met en chaleur toute la population mâle du village. Il y a aussi le moment magique où le public voit pour la première fois un baiser à l'écran après des années de censure quand le curé visionnait les films pour éliminer tout ce qui aurait pu donner des pensées impures à ses ouailles.

Tout ce qui touche à la réalité sicilienne n'en est pas moins émouvant, en particulier l'exil. Dans une scène brève mais superbe, Tornatore nous montre le communiste du village qui part un matin en voiture pour l'Allemagne. Au moment du départ, il crache sur la terre maudite, en plein centre de la place du village et, dans l'instant suivant, pleure dans les bras de sa mère. En quelques images on a tout le déchirement de l'exil. Lorsque Toto est devenu adulte, Alfredo lui conseille d'aller sur le continent pour échapper au monde étroit et sans avenir du village, et il lui fait promettre de ne jamais revenir. Il finira par revenir à la mort de son maître projectionniste et alors tout le passé si consciencieusement enfoui finit par ressurgir chez Toto devenu riche et tellement différent de ceux qui sont restés au pays. Et puis, Alfredo lui a laissé en héritage tous les baisers volés du curé qui, mis bout à bout, constituent un final époustoufflant à l'histoire.

Tornatore a eu le grand mérite de jouer à fond et sans fausse pudeur la carte de l'émotion. D'une part, elle ne joue jamais sur la facilité de la pure nostalgie, surtout grâce à la présence continue de la réalité sicilienne (la projection au Paradiso de **La Terre trem-ble**, de Visconti, en est un bon exemple). D'autre part, il assume pleinement cette perte du cinéma vécue comme la fin d'un lien essentiel pour une communauté. Tous ceux qui vivent douloureusement cette réalité se retrouveront dans ce beau film, d'autant plus que Tornatore n'y fait jamais preuve d'aigreur. Pour un second film, il fallait du culot pour oser cette émotion quand on attend des jeunes réalisateurs la froideur des grammairiens du cinéma.

Bernard Nave

CINEMA PARADISO (Nuovo cinema Paradiso). Scénario et réalisation : Giuseppe Tornatore. Image : Blasco Giurato. Musique : Ennio Morricone. Interprètes : Philippe Noiret, Salvatore Cascio, Jacques Perrin.

*Nuovo cinema Paradiso*  
(Cinéma Paradiso)  
C.O. Italien, de Giuseppe Tornatore.

On accorderait à *Nuovo cinema Paradiso* une sympathie sans réserve et une indulgence plénière pour ses défauts de jeunesse (complaisance, tendance à répéter deux ou trois fois le même effet s'il fonctionne la première, précipitation à souligner les intentions) si, par un aveuglement dont le public et une certaine presse se rendent régulièrement coupables, le film n'avait été accueilli par un délire hors de proportion (vingt minutes d'ovation à la séance du soir !). Sur un sujet voisin de *Splendor* d'Ettore Scola, Tornatore nous fait à peu près le même chantage : si l'on n'est pas sensible à la nostalgie du bout à bout d'extraits, si on ne pleure pas sur la mort du cinéma au moment où l'auteur nous en intime l'ordre, on n'aime pas le cinéma. Je crois encore, est-ce une faiblesse, que le cinéma n'est pas mort et qu'il n'est nullement opportun de se relier ainsi sur le passé pour pleurer

dessus. Cela me semble d'autant plus malhonnête que les films populaires sur lesquels Tornatore base son discours n'auraient probablement reçu il y a trente ans que le mépris outragé de nos semblables et des semblables de tous ceux qui applaudissaient au film à tout rompre.

Cette mise au point préalable étant faite, il faut reconnaître que *Nuovo cinema Paradiso* est un film fort agréable, qui réussit particulièrement son coup lors de sa première moitié : l'enfance du personnage central et sa relation avec un vieux projectionniste irascible dont Philippe Noiret fait une création magistrale. Le trait est parfois gras, la caricature facile, mais le métier indéniable. De plus, contrairement à *Splendor* qui fait reposer sa nostalgie sur une programmation très « art et essai » qui aurait coulé n'importe quel cinéma de village qui aurait osé l'entreprendre, Tornatore se tourne vers le vrai cinéma italien populaire des années cinquante. L'impact de *I pompieri di Viggiù* de Mario Mattoli, avec Toto, ou de *Catene* de Matarazzo, avec Amedeo Nazzari et Yvonne Sanson, le cinéaste le perçoit avec une finesse souvent aiguë qui fait regretter qu'il n'ait pas étoffé son analyse, quitte à moins jouer sur la corde sensible. Mais là n'était visiblement pas son propos. On le perçoit mieux dans la seconde partie du film, la plus faible, où, dépourvu de son adorable interprète enfant, Tornatore a plus de mal à faire fonctionner la partie adolescente puis adulte de l'intrigue. L'idée finale (le bout à bout des baisers censurés jadis par le curé local et légué par le projectionniste au moment de sa mort), très belle en soi, est gâchée par l'étirement que le cinéaste lui impose ainsi que par l'insistance de quelques inserts de Jacques Perrin. Ce sentiment de facilité et de gâchis mêlés résume bien les défauts et les qualités de *Nuovo cinema Paradiso*.

## L'enfant du paradis

Faut-il que la crise du cinéma soit parvenue dans sa phase terminale pour que deux des quatre films représentant l'Italie à Cannes traitent du même sujet : la fermeture des salles !

Mais, autant *Splendor* semblait happé par la passion du discours, de la démonstration assez nettement teintée d'aigreur, rejetant la faute sur la télé et fustigeant dans un même élan la montée des égoïsmes, autant *Cinéma Paradiso* préfère jouer la carte de l'émotion et de la nostalgie.

*Cinéma Paradiso* se présente sous la même forme que *L'ami retrouvé*, autre sommet de l'émotion cannoise, c'est-à-dire un long flash-back compris entre deux tranches de scènes contemporaines. L'ouverture du film nous montre un quadragénaire que l'annonce de la mort d'un vieil ami renvoie à ses souvenirs. Au cours de ce prologue, trois clefs qui seront utilisées plus tard nous sont offertes pour une meilleure compréhension du personnage : la réussite sociale, l'instabilité affective et le refus obstiné de retourner en Sicile. Il s'y rend pourtant, d'abord par le biais de la mémoire. Remontent à la surface l'enfant qu'il était et la misère dans laquelle se débattait sa mère. Ressurgissent les images du passé. Il se revoit enfant, avouant : « Chez moi, même à midi, on mange pas. » Il faut dire que l'immédiat après-guerre n'est pas une période facile. En Sicile, la vie est âpre et pour leur faire pousser la bosse des maths, on frappe sur la tête des cancrès. Il est vrai que l'analphabétisme est immense : nombreux sont les spectateurs incapables de lire l'exergue de *La terre tremble* de Visconti, film qui leur est pourtant directement consacré...

L'évocation de la vie des gens simples dans cette Italie de la pauvreté évoque bien entendu les pages les plus brillantes du néoréalisme. L'apparence des personnages ou l'architecture sont autant de madeleines pour le cinéphile. Celui-ci voit affluer ses souvenirs, et c'est bon. Sans doute parce que les difficultés matérielles sont insuffisantes à occulter une joie de vivre assez contagieuse. La bonne humeur qui règne sur le village est dépeinte avec une tendresse infinie. Nous ne pouvons que fondre en observant les émois du curé qui visionne en avant-première les films du « Paradiso », salle paroissiale, afin d'effectuer des coupes. Sont également observés les tics des villageois, qui forment pour la circonstance une fabuleuse galerie. Personne ne manque à l'appel, ni le chef local de la Mafia (tué pendant une projection de *Scarface* !) ni l'idiot que tout village se doit de posséder (celui-ci ne cesse de proclamer son droit de propriété sur la place centrale...).

Malgré ce foisonnement, la tendresse et l'émotion dont le film est plein s'exercent sur deux principaux : une histoire d'amitié (celle de Toto, tout au long de sa vie, à Alfredo, le photographe) et une histoire d'amour, l'amour de Toto pour la jeune fille. Étonnante fascination pour du cinéma bien sûr. Étonnante fascination que celle de ce gosse haut comme trois pommes pour tout ce qui touche au cinéma. L'enfant ramasse des bouts de pellicule et se raconte des histoires en les dévorant à la lumière d'une lampe à pétrole. Pour lui comme pour tant d'autres, le cinéma est vraiment une usine à rêves...

Pendant ce temps, en arrière-plan, deux déclinés se dessinent en parallèle. Celui de la Sicile, terre sans avenir, où le comble de la réussite consiste à devenir carabinier ! Celui du cinéma. Comme dans *Splendor*, difficile de ne pas soupirer en voyant une salle bourrée à craquer. Vritable forum vivant où tout le monde peut s'extérioriser : les gosses crient ou mettent les doigts dans le nez, les hommes fument et pelotent leur voisine... Il est clair que la nostalgie est grande pour cette époque de convivialité. Il n'est qu'à mesurer les transformations subies par le village quand Toto revient, quelque trente ans plus tard. La place est bouffée par les baignoires et les panneaux publicitaires. Et la façade décatie du « Paradiso » porte la trace d'une fermeture déjà ancienne. Avec Tornatore, la nostalgie reste décidément ce qu'elle était : Toto, devenu adulte, est condamné à vivre avec ses fantômes, celui de la Sicile et celui de son amour perdu pour Elena.

Toutes ces photos, tous ces films, toutes ces images oubliées d'une époque fanée ouvrent une blessure qui ne peut se refermer. Nous partageons son émotion, en s'appropriant les visages et les morceaux de pellicule qui tracent les lignes de sa vie pour en faire NOTRE histoire, dévorés à notre tour par la flamme du souvenir.

Le sommet est bien sûr atteint dans la dernière scène, celle des baisers, quand Toto visionne un montage de tous les plans coupés jadis par le curé. Il a les yeux mouillés et la gorge serrée. Et à vrai dire, nous ne valons guère mieux. Ces moments furtifs de passion sans retenue, ce concentré de bonheur arraché au destin restera, c'est certain, un moment d'anthologie. « Ne te retourne pas » avait dit Alfredo. Toto a attendu trente ans pour le faire. Et ça reste douloureux. Parce que la vie, quoi qu'on en dise, c'est plus difficile que le cinéma. Et il est peu aisé d'oublier le temps qui nous ronge pendant que les films, garants d'une jeunesse éternelle, nous renvoient à notre décrépitude tout en nous demandant des comptes sur ce que nous avons fait de notre vie...

Yves Allion

P.S. : C'est un régal de revoir les extraits de films que Tornatore a choisi de projeter au « Paradiso ». Il n'empêche que le réalisateur a eu tort de nous montrer *Et Dieu créa la femme* avant d'effeuiller le calendrier de l'année 1954 : le film de Vadim date de 1956. C'est difficile, la mémoire !

REVUE DU CINÉMA NO 452

Italie. 1989. 2 h 03.  
NUOVO CINEMA  
PARADISO  
Dist. : Ariane Distribution  
André Darmon.  
Réal. et scn. : Giuseppe  
Tornatore.  
Prod. : Les Films Ariane  
Cristaldi Film/  
TF1 Films/  
RAI Tre  
avec la collaboration  
de Forum Picture SPA.  
Prod. ex. : Mino Barbera.  
Prod. dél. : Riccardo  
Caneva.  
Prod. ass. : Alexandro  
Mnouchkine.  
Dir. ph. : Blasco Giurato.  
Déc. : Andrea Crisanti.  
Mon. : Mario Morra.  
Mus. : Ennio Morricone.  
Cos. : Béatrice Bordone.  
Int. : Philippe Noiret  
(Alfredo),  
Jacques Perrin  
(Salvatore adulte),  
Salvatore Cascio  
(Salvatore enfant),  
Marco Leonardi  
(Salvatore adolescent),  
Agnese Nano (Elena),  
Isa Danielli (Anna),  
Antonella Attili  
(Maria jeune),  
Pupella Maggio  
(Maria âgée),  
Leopoldo Trieste  
(le père Adelfio),  
Enzo Cannavale  
(Spaccafico),  
Leo Gullotta  
(le colleur d'affiches),  
Tano Cimarosa (le  
maréchal-ferrand),  
Nicola Di Pinto (le fada),  
Roberta Lena (Lia),  
Nino Terzo  
(le père de Peppino).